

ENQUETE DU FIGARO SUR LA QUESTION SOCIALE 1892

En août 1892, le journal Le Figaro prête ses colonnes au journaliste Jules Huret pour une grande enquête intitulée « La question sociale ». Des articles sortent en première page à plusieurs reprises....ils sont visibles sur le site de la BNF gallica.fr. Vous trouverez ici des extraits de deux articles parus le premier le 6 août et le deuxième le 10 août.

Document 1 : numéro du 6 août - entretien avec M. Schneider

M. Schneider est le fils de l'ancien président du Coprs Législatif. Député, conseiller général et maire du Creuzot, c'est le seigneur de la contrée, dans toute l'acception du mot. Dans le pays que je viens de visiter, on ne prononce son nom qu'avec déférence, admiration ou envie ; il passe d'ailleurs pour être très populaire parmi ses 16000 ouvriers. Je tenais à le voir, parce qu'il est de notoriété que, sous sa direction, l'accord du capital et du travail s'expérimente dans des conditions passablement satisfaisantes. (...)

- Mais, s'il faut , en effet, une direction à l'usine, est-il indispensable que ce directeur en absorbe à lui seul tous les bénéfices ? Voilà comment la question se pose.
- ça c'est autre chose [*répond Schneider*] Pensez vous qu'il ne faut pas de l'argent pour faire marcher une "boite" comme celle-ci ? (...) Le capital qui alimente tous les jours les usines des outillages perfectionnés, le capital sans lequel rien n'est possible, qui nourrit l'ouvrier lui-même ! Ne représente-t-il donc pas une force qui doit avoir sa part de bénéfices ? (...) Tenez, j'ai un million en louis d'or dans ce tiroir ; bon ! je veux faire bâtir une usine. J'appelle un millier d'ouvriers et au bout d'un an mon usine est bâtie. Mais où est mon million de beaux louis ?
- Mille ouvriers ont travaillé un an pour gagner 1000 F chacun, et vous demeurez seul propriétaire de l'usine qu'ils ont construite, qui vaut, au minimum, un million, sans doute beaucoup plus.
- Ah ! mais naturellement ! C'est la vie du capital et c'est là en même temps son utilité (...) Je reprends mon exemple (...) il y avait un ouvrier qui se dit " Tiens Bibi n'a besoin que de 4F pour vivre, Bibi va mettre 20 sous de côté tous les jours" Au bout de l'année, il a 365 F, il recommence, 10 ans, 20 ans, et voilà un capitaliste ! (...)
- Mais si l'ouvrier qui a des instincts d'économie et qui gagne 100 sous par jour a 5 enfants et une femme à nourrir, comment mettra-t-il l'argent de côté ? Bibi n'aura-t-il pas plutôt faim ?

M. Schneider leva les bras et les épaules d'un air qui signifiait : qu'y faire ?

- ça c'est une loi fatale... On tâche ici de corriger, le plus qu'on peut, cette inégalité... mais comment la supprimer ?

Document 2 : numéro du 10 août 1892 - Un ouvrier

Je longe pendant 25 minutes le mur interminable qui enserre un parc immense. C'est la résidence du maître de forges. derrière ces murs, un château, une ferme, des moissons, un bois, des pelouses. Les petites maisons des ouvriers se succèdent, innombrables, échelonnées autour de la vaste enceinte.

C'est dans un de ces logis que je suis attendu. J'ai parlé à beaucoup d'ouvriers depuis 4 jours (...) j'ai choisi celui qui m'a paru le plus intelligent(...) Il m'attend devant sa maisonnette ; deux enfants, (5 et 7 ans...) se réfugient derrière lui à mon approche. Il me fait entrer. La femme est assise auprès de la table ronde de bois blanc, où traînent des restes du déjeuner ; elle allaite son dernier né (...) la grande soeur (14 ans..) m'avance une chaise (..) je demande au père de me montrer son jardin

-Oh ! un jardin ! fit-il en me montrant du doigt ses 10m² de terrain, faut voir ça (...) la maison et le

terrain m'ont coûté 3500 F (...) je verse tous les mois 40 F pour m'acquitter, capital et intérêts, car on paie 5% d'intérêts. Ah! c'est dur Je gagne 100 sous (6 F) par jour en moyenne ; on travaille entre 23 et 25 jours ; il me reste juste 100 F à la famille.(...) je me plains pas, je sais bien qu'il y en a de plus malheureux, même ici.

- ça doit être fatigant votre métier ?

- Pour sûr. Mais que voulez-vous, on s'y fait. Le pire c'est qu'on ne mange pas parce qu'on n'a pas faim, les trois quarts du temps.

- Comment, pas faim ? Quand on travaille 10 à 12 heures par jour ?

- A respirer des chaleurs de 1200 degrés devant les fours, toute la journée, ça vous emplit, allez, rien ne vous goûte plus...(.)

- si vous tombiez malade ?

- Oh ! faut espérer que non, mon Dieu ! Qu'est-ce que je ferais avec les 40 sous par jour de la Compagnie ?

- Oui qu'est-ce que vous feriez

Il ne parlait plus. Je me reprochais de le torturer ainsi mais je brûlais de savoir ce qui se passait dans sa tête à cette idée.. Il finit par dire avec un inoubliable geste de désespoir et de résignation :

-... Je les enverrai au pain...

- Mendier ?...

Un long silence suivit ces mots. L'ouvrier avit le regard perdu dans le vague (...)

- Vous devriez être tranquille puisqu'il y a une caisse de retraités au Creusot ?

- Oui, je le sais bien, ma retraite de 20 F par mois quand j'aurai 60 ans.. Bien sûr que ça me servira, si je vis jusque là... Mais le plus pressé, c'est aujourd'hui ! Ah ! c'te maudite maison qu'il faut payer tous les mois ! C'est ça qui vous tue, ces 40 F.. Quelquefois ils nous seraient si utiles, si utiles ! Mais il n'y a pas à dire, si on paie pas, la Compagnie vous vend ; il vaut encore mieux se serrer le ventre !

- On aime bien le patron, ici ?

- Peuh ! On ne l'aime si on le déteste ; il n'est pas plus mauvais que les autres.

- n'est-il pas député, conseiller général et maire ?

Il hésita un instant, balbutia et finit par répondre, plus bas, comme s'il avait peut-être entendu :

- Oui, on vote pour lui, on le connaît, on connaissait son père; pourtant il n'en manque pas des ouvriers qui voudraient bien ne pas faire comme les autres.. Mais ils n'osent pas ! (...) ils ont peur qu'on les fiche à la porte

- Voyons, vous qui êtes si malheureux, vous n'auriez pas envie de voir changer tout ça ?

- Ah ! (...) Si seulement on avait de quoi vivre ! Si les mioches pouvaient manger tout leur saoul ! Si on n'était pas si fatigué !

- La journée de 8 heures ?

- Pourquoi faire si on doit diminuer nos salaires ? (...) ce qu'il faudrait c'est peut-être que les patrons ne gagnent pas tant et en laissent un peu plus aux ouvriers (...) surtout ce qu'il faudrait, voyez vous, c'est que si on meurt les femmes et les mioches ne crèvent pas de faim....

- On n'a pas envie de se révolter un peu, de faire des grèves ?

L'ouvrier haussa les épaules :

- Ici ? Jamais de la vie ! On y pense seulement pas ! Ce qu'on veut c'est conserver son ouvrage, et gagner sa journée le plus longtemps possible.. C'est plein de mouvhards d'abord, et gare au premier qui aurait l'air de faire le malin. dans le temps, il y a eu des réunions socialisées ici... tous les ouvriers qui y sont allés ont été balayés, tous ! Pas ensemble, un par un pour une raison ou pour une autre. à présent on se méfie... Et puis, on n'y pense pas, voyez-vous, à faire les méchants, ça n'avance à rien, on n'est pas plus forts et puis, et puis.. conclut-il avec un immense accent de découragement et de lassitude.. on est trop fatigué !